

# Le souffle écologique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1977)**

Heft 402

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1018623>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le souffle écologique

Depuis quelques mois, Pierre Lehmann interpelle les lecteurs de DP au long de ses « points de vue » (peut-être faut-il rappeler que sous ce surtitre général, les membres de la rédaction de DP offrent régulièrement l'hospitalité des colonnes de ce journal à des invités qui s'expriment là en toute liberté).

A n'en pas douter, les questions de P. Lehmann revêtent une importance particulière. Pas seulement parce que le monde politique découvre ces temps-ci la force du mouvement écologique. Sur-

tout parce qu'il va de l'organisation de notre existence quotidienne et de notre action politique.

P. Lehmann demandait qu'un débat s'ouvre (DP 397). A la vérité, il s'imposait depuis longtemps; et depuis longtemps les groupes de travail cantonaux de DP s'étaient mis à la tâche, des articles témoignant régulièrement de l'état de notre réflexion. Il y a deux semaines, André Gavillet reprenait la balle au bond (« Le Robinson suisse », DP 400). Aujourd'hui, Pierre Moor réagit, ainsi que Pierre Lehmann lui-même. Inutile de dire que les contributions de nos lecteurs seront les bienvenues ! (Réd.)

## Vendredi ou la dialectique

Tout est-il si simple ? L'écologiste est ce Robinson qui, sans le savoir, attendait son Vendredi; et qui reçut de la part de ce dernier un beau cadeau, socialiste, nommé « dialectique ». On imagine les sentiments de reconnaissance de Robinson ! Reste à savoir quel usage il a bien pu trouver à ce présent. Tentons de l'éclairer. Après reconstitution du scénario, on verra si les rôles ont été bien distribués.

Le diagnostic socialiste (voir A.G.) : (...) « On retrouve chez ceux qui s'achoppent au problème-clé de la division du travail les mêmes tentations [que chez les écologistes] de fuir le problème social en rêvant d'une société où chaque communauté cultiverait son jardin, la même mise entre parenthèses des rapports de classes, donc du politique ». Et la conclusion : cet argument est un peu court sur le rôle de l'Etat dans les sociétés industrielles.

Que les rapports de classes aient une relation certaine (c'est le petit mot « donc » qui apparaît — des rapports de classes *donc* du politique — ci-dessus) avec le politique, cela peut paraître évident. Que le politique soit tout entier constitué par les « rapports de classes », qu'il n'y ait place dans le politique pour aucun autre phénomène de pouvoir, c'est la proposition qui semble sous-

tendre le raisonnement en question... et c'est ce qui est douteux : l'idée ne peut conduire qu'à un idéalisme de bon marxiste, qui ne présente en soi rien de préférable à celui du bon sauvage.

Cette idée recouvre au moins un subterfuge : la transmutation de toute situation concrète en une problématique abstraite. Ce subterfuge est aussi courant à droite. Au lieu de gaz de fumier, on parle systématiquement de conception globale de l'énergie. Et il y a quelque chose de logique dans cette position : dès lors que l'on assimile politique et rapports de classes, on ne peut parler que de conception globale de l'énergie !

Développons ! Le concept de rapports de classes est une grille de lecture qui ne permet de saisir la société que dans sa globalité : on distingue alors des grandeurs anonymes, abstraites qui n'existent qu'au niveau d'une société conçue comme un seul tout, fonctionnant dans chacune de ses deux ou trois parties de manière homogène. Si le pouvoir est l'enjeu du conflit, ce pouvoir est nécessairement accaparé par le centre, là où les classes — ou plutôt leurs représentants — se rencontrent. Tout pouvoir qui serait localisé ailleurs fausserait les règles du jeu (quelle place donner au juste aux partenaires non prévus ?), mais encore diminuerait sa valeur. On comprend dès lors que la centralisation du pouvoir soit un phénomène nécessaire et que s'impose son corro-

laire logique, l'appréhension abstraite de toute situation de pouvoir.

Gauche et droite sont d'accord sur ces règles du jeu. Seules diffèrent leurs cartes. La force centralisatrice de l'une, c'est l'économie de marché; la force centralisatrice de l'autre, c'est l'étatisation. Il arrive que les deux partenaires s'entendent sur le résultat de la partie : ce sera peut-être la conception globale de l'énergie ! Mais le pouvoir demeurera toujours au centre, partagé entre quelques grandes administrations et organisations, au centre, c'est-à-dire là où les problèmes réels ne se posent pas, là où ils sont seulement représentés.

L'écologie, c'est au premier chef une insistance sur l'aspect concret des problèmes. C'est aussi la tentative de récupérer ce fameux pouvoir dans les dimensions du concret, dans le vécu, et non dans la représentation. Il n'y a là aucune robinsonnade, ni aucune tentation de fuite devant le problème social, bien au contraire; le problème social est clairement posé, c'est-à-dire politiquement posé : comment redonner le pouvoir aux gens, et non à une classe, à l'endroit et au niveau où ils vivent, où ils travaillent, où ils *sont*. Les solutions proposées peuvent être utopiques. C'est tout à fait explicable, puisqu'elles sont le fait, précisément, de non-professionnels du pouvoir.

Ces solutions resteront du reste utopiques tant qu'il leur sera demandé de correspondre aux canons d'une société centralisée par les lois abstraites de l'économie de marché.

Il faut bien voir que la gauche n'a pas trouvé d'autre réponse au modèle de société créé par l'économisme libéral que l'étatisation. Réponse inévitable, parce que les rapports de classe, à ce point de départ, n'en permettaient pas d'autres, mais réponse symétriquement centralisatrice et abstraite<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est bien pourquoi la droite et la gauche classique ont d'accord sur les règles du jeu. C'est bien pourquoi aussi il faut voir dans le stalinisme la continuation logique de la pensée politique bourgeoise ! (cf. André Glucksmann).